Une Académie.

XIII.

Oui, oui, une *Académie de Femmes!*

Et pourquoi non, s'il vous plait?

Si l'homme, trop habitué à se considérer comme un maître en tout, ne veut pas ou ne peut pas, par une équipollence en justice, égaliser les deux sexes dans un cénacle littéraire ou dans une Académie où il se réserve exclusivement l'immortalité, en quoi la femme, de son côté, en vertu de son droit incontestable et de son mérite égal ou supérieur, n'affirmerait-elle point son égalité dans le domaine de l'intelligence, des lettres et de la langue par la création d'une institution de son nom, de son sexe, de son caractère, et qui tiendrait à l'écart les hommes, les Auvergnats et les autres?

Puisque l'homme l'aurait ainsi voulu, ô bel hôtel de Rambouillet du XVII siècle, aurait il à s'en plaindre?

Car cet hôtel de Rambouillet, dont Molière lui même a ri, n'en a pas moins été l'Académie Française en germe, et les femmes qui se sont nommées la duchesse de Longueville, la marquise de Lafayette, Mme de Sévigné, Mme Deshoulières, Julie d'Angennes et d'autres, en leur temps, n'ont-elles pas donné le ton, la note et l'esprit à ceux qui ont été les premiers Académiciens.

Et si les hommes, beaucoup plus *précieusement ridicules* que les *femmes* de Molière, se figuraient naïvement, dans leur suffisance ou leur outrecuidance ordinaire, que ce sont eux qui ont fait la langue, ils se tromperaient par trop grossièrement et ne seraient pas même dignes d'être des Académiciens.

XIV

Non, aucune langue humaine, même la plus imparfaite et la plus grossière, n'a été faite par l'homme, exclusivement au moins.

De même que la femme adoucit l'homme, une bête brute souvent à l'état primitif, et le civilise peu à peu dans la vie civile et sociale par la délicatesse et l'élévation de ses sentiments, de même la femme, par l'expression de ces sentiments, adoucit, enrichit et polit la langue qu'ils parlent entre eux et qui prend définitivement le caractère de la femme.

Tout ce qu'une langue peut avoir de goût, de grâce, de charme, de tendresse, d'harmonie et de poésie, pour ne pas dire d'amour, est presque entièrement dû à la femme.

Sans la femme, et en admettant que les hommes aient pu se reproduire sans elle, les hommes, mangeant des glands comme aux temps primitifs ou écorchant des moutons sauvages, parleraient encore dans les bois la langue des bêtes.

Avant d'avoir enlevé les Sabines, qui les civilisèrent, les Romains, si civilisés plus tard et qui parlèrent si admirablement la langue d'Ovide et de Virgile, parlaient une langue de bandits et de voleurs.

L'organe de la femme, du reste, avec sa douceur, sa flexibilité, sa suavité et son harmonie, n'est-il pas supérieur à l'organe de l'homme, et s'il n'a pas toujours la vigueur de l'organe masculin, pour ne pas dire sa rudesse, est-ce donc un signe d'infériorité morale ou musicale?

Cela, bien entendu, ne signifie pas que la femme a ou qu'elle doive avoir une méchante langue.

XV

Les Grecs, ces grands et inimitables maîtres en fait de langue, car leur langue, d'Anacréon qui fut la grâce, à Homère qui fut la puissance, donne toute la gamme de l'harmonie et du verbe humain, n'ignoraient point cette vérité.

Ils eurent bien un certain Apollon auquel ils rendirent un culte, comme au soleil et à la lumière; mais c'est bien plus aux Muses, aux Muses de la poésie, de l'harmonie, de la musique, des lettres et de langue mélodieuse, cet instrument divin de la pensée, qu'à Apollon lui-même, insignifiant sans elles, qu'ils rendirent un hommage véritable, constant et qui ne se démentit jamais.

De Sapho de Mitylène ils firent une *dixième Muse*.

C'est que les Grecs, les illustres aïeux de ceux qui veulent affranchir la Crète du vieux Minos de la domination musulmane et qui se souviennent que les anciens Crétois ont été des archers fameux longtemps avant la poudre à canon, avaient le sentiment de la valeur de la femme dans la civilisation.

La femme, pour eux, fut la Muse, celle qui parle, celle qui chante, celle qui danse, celle qui sourit, celle qui aime, celle par qui l'homme se dépouille de la bête et devient artiste, peintre, sculpteur et poète, avec le sentiment du beau et une langue merveilleuse qui est celle des dieux ou des cieux.

Si la femme, isolée ou mise à part, avait été exclue de la vie ou de la société grecque et renfermée dans le gynécée, sans qu'elle pût penser, parler, chanter et rayonner autour d'elle, est-ce qu'il y aurait eu une civilisation grecque?

O Grèce à jamais merveilleuse et splendide!

XVI

Hier,—car nous causons un peu au hasard ou selon la fantaisie—un savant professeur de la Nouvelle-Orléans, où les savants existent sans doute, parlait ou conférenciait sur les choses de la Grèce, de la vieille Grèce, et comparait presque Périclès le Grec à Gladstone l'Anglais et à Bismark l'Allemand.

Toute comparaison d'hommes, plus ou moins juste, est naturellement permise, et chacun de nous a le droit de comparer ceux qui ont été à ceux qui sont. Les morts ne disent rien et les vivants sont satisfaits.

Pourtant, si le grand bûcheron de Hawarden, surnommé le grand *Old Man*, est bien plus qu'un Anglais ordinaire, étant libéral, courageux et généreux, et s'il a traduit Horace à un âge où les hommes d'Etat ne savent plus guère le latin, il ne ressemble pas tout à fait à Périclès.

Quant à Bismark, s'il possède une grandeur allemande incontestable, tout naturellement chère à ses compatriotes, et s'il n'est pas nécessaire de diminuer ou d'étendre sa gloire, il n'est nullement, comme Périclès le fut, un de ceux qui donnent leur nom à leur siècle.

On ne dira point le *Siècle de Bismark*, comme on a dit le *Siècle de Périclès*

Les nez grecs ne sont guère comparables aux nez anglais, aux nez allemands et aux autres nez modernes. Cela, du reste, n'empêche personne d'être fier de son nez.

Mais si Périclès le Grec, qui fut le grand homme que nous connaissons, n'avait point eu pour femme, pour inspiratrice et pour conseillère cette admirable Aspasie qui charma le vieux Socrate lui-même, est ce qu'il aurait été un homme presque comparable à l'ex grand chancelier d'Allemagne?

C'est pour dire en passant que la femme fait l'homme.

XVII

Buffon, le naturaliste français en manchettes de batiste, fameux écrivain du reste, a dit quelque part: *Le style c'est l'homme.*

Cela a tout l'air d'être un axiome et peut l'être au besoin.

Car le style est l'expression, la forme, le vêtement, le quelque chose auquel on reconnaît celui-ci, celui là ou leur congénère.

Il est la parole de la pensée.

Mais qui donc le crée ou le fait?

Est-ce donc l'homme seul, tout seul, par sa seule culture, par son génie individuel, par son développement personnel, parce qu'il est l'homme, *quid nominatur homo*, et parce qu'il n'imite personne, ne s'approprie rien on ne voit pas les singes sauter de branche en branche?

L'homme est bien plus imitateur que créateur.

C'est dire que son style est encore plus le style de la femme que le sien; et si la femme, comme on s'exprime en langage ordinaire, ne *stylait* point l'homme, quel langage serait donc celui de l'animal hirsute qui se dit le roi de la création par la force du poing ou par la méchanceté?

Est-ce que le solitaire ou l'hermite, qui vivrait en dehors de la société de la femme, dans sa crainte ou sa condamnation, aurait la langue éloquente et harmonieuse des auteurs à grand style?

Ce n'est pas seulement la pensée qui fait le style, et nous savons que les philosophes et les savants, avec toute la sécrétion de leurs pensées profondes, ne sont pas les meilleurs écrivains d'une langue aussi belle que riche et généreuse.

Il faut compter pour quelque chose le cœur, l'amour et le sentiment, c'est-à-dire la passion.

Et si les Académiciens eux-mêmes, à leurs jours de fêtes et de réceptions, sont quelquefois éloquents et presque gracieux, c'est qu'ils ont, ces jours-là, des femmes qui sont spectatrices et auditrices.

Modifions donc l'axiome de Buffon en disant:

Le style c'est la femme.

XVIII

A notre siècle, où la femme joue plus que jamais un rôle social d'une importance majeure, est-ce que la femme, qui a grandi en intelligence, en savoir et en liberté, se contente de parler timidement, en peur, comme avec la permission ou la tolérance du maître, dans le cercle étroit de la famille?

Est-elle encore, par nos temps de livres, de journaux et d'écoles pour tous et pour toutes, celle qui lit à peine, qui ignore l'orthographe et qui ne sait pas le premier mot de l'histoire?

Si Molière pouvait encore se moquer d'elle pour sa science astronomique et son érudition en grec, le pourrait il bien pour autre chose, et sa cuisinière, hier consultée pour son franc rire, ne trouverait elle pas aujourd'hui des incorrections de langue et de grammaire aux comédies du grand maître?

Et si la femme, à cette heure, sait lire et lit un peu partout; si elle connaît sa grammaire presque aussi bien que Noël et Chapsal, si elle n'ignore point l'histoire qu'il faut savoir, et si le cercle de ses connaissances s'est étendu en toutes choses, est-ce qu'elle ne saurait se servir de la plume tentatrice et séduisante que pour écrire les comptes courants de sa maison ou apprendre à son mari absent qu'elle l'attend avec plus ou moins d'impatience, mais que, pourtant, si ses affaires l'exigent, il peut encore différer son retour ardemment désiré?

J. GENTIL.

(*La suite à mardi prochain.*)

Chronique du chiffon

Toilette du soir et tout à fait nouvelle pour jeune fille ou jeune femme, les bijoux et les dentelles marquant à peu près la seule différence dans la manière de s'habiller.

Robe en satin merveilleux, très brillant, couleur de rose. La jupe est faite de trois grands volants plissés accordéon, taillés en forme arrondie, c'est-à-dire que l'étoffe a beaucoup plus d'ampleur dans le bas que dans le haut du volant. Le dernier est monté dans la ceinture. La jupe est allongée derrière sans être à longue traîne. Chaque volant est bordé d'un double bouillonné étroit de mousseline de soie rose très fourni posé en dépassant.

Le corsage est en satin plissé, bien tendu, en longueur des manches, avec le même satin déplissé en large, drapé et mêlé de mousseline de soie rose. Corselet de satin rose assez montant, étroitement serré à la taille, en ruban, tourné à plusieurs rangs attachés au côté par un nœud de coques enlevées. Echarpe de roses partant de l'épaule avec, traversant le corsage, touffe de roses se confondant dans le nœud de côté et dans les manches.

Une rose piquée très en avant dans le rouleau des cheveux ondulés. Coiffure simple et volumineuse.

Grande mante en poult de soie rose pétunia, très longue, légèrement à traîne derrière, entièrement recouverte de trois hauts volants de gaze de soie noire damassée, plissée en forme et bordée d'un autre volant de dentelle noire non plissé. Ces volants retombent l'un sur l'autre. Grand empiècement de vieux Venise rehaussé de broderies d'or se détachant sur le fond rose et entouré d'une profusion de plissés de mousseline de soie noire déplissée du bord.

Les volants du fond de la mante s'arrêtent à quarante centimètres environ du devant, et c'est un haut plissé de gaze damassée noire dans toute la hauteur qui forme le devant. Le tout très fourni en garnitures de plissés noirs légers. Intérieur doublé devant de flots de gaze rose plissée. Grand col montant en vieux Venise, brodé d'or, tout bouillonné de chiffon rose, à l'intérieur, près du visage. Ce grand vêtement, sortie de théâtre, est d'une extrême élégance. Il sera utilisé comme manteau de voiture au printemps.

Les éléphants de Pyrrhus et d'Annibal en Italie.

On écrit de Florence:

La récente découverte, dans les ruines de Florence, du squelette d'un éléphant va évidemment faire renaître la discussion sur les éléphants historiques dont les conquérants de l'Italie ont fait usage.

En 1816 on trouva, à Ponte-Salaro, non loin de Rome, un squelette que les géologues, d'après la forme de ses dents, jugèrent d'origine asiatique plutôt qu'africaine et par conséquent ils l'attribuèrent à l'armée de Pyrrhus et non à celle d'Annibal.

A peu près vers la même époque, un autre squelette fut découvert dans les Abruzzes.

Etait-ce un éléphant d'Annibal?

On disserta longtemps sans pouvoir se mettre d'accord; la question avait son importance au point de vue de l'itinéraire de l'armée africaine.

Voici maintenant l'éléphant découvert dans une ferme de Castelfranco, située sur le territoire étrusque:

Tite-Live rapporte qu'au moment où l'armée carthaginoise devait franchir l'Arno, le fleuve subit une crue exceptionnelle et qu'Annibal, quoique atteint d'une assez grave maladie des yeux, put cependant passer d'une rive à l'autre sans trop de peine, grâce à l'unique éléphant qui lui restait.

A première vue on pourrait admettre que l'éléphant de Castelfranco est celui d'Annibal; la ferme n'est pas éloignée de l'Arno mais par malheur elle se trouve sur la rive gauche du fleuve, ce qui détruit l'hypothèse.

La parole est aux géologues et aux historiens.

MONOLOGUE.

Le Cavalier Arabe.

De Raynaly et Maader.

Mesdames et Messieurs, je vais avoir l'honneur de vous chanter une romance.

(*Annonçant.*) Le Cavalier arabe....

Il s'en est peu fallu que vous soyez privés du plaisir de m'entendre, car le ténor de l'établissement s'y opposait, sous le prétexte qu'il est engagé spécialement pour l'interprétation de la romance. J'ai vu le régisseur, et, grâce à sa haute protection, je vais pouvoir régaler vos oreilles d'une œuvre inédite.

(*Annonçant.*) Le Cavalier arabe....

Je ne vous chanterai peut-être pas ma romance entièrement, car j'habite la campagne et j'aurais peur de manquer le train.

(*Annonçant*) Le Cavalier arabe....

Ne vous attendez pas à une chanson inepte comme l'on en fait tant aujourd'hui, une chanson que l'on fabrique dans les prisons: celle-ci a été faite par un de mes amis, un jour qu'il attendait le train de ceinture à Perpignan.

(*Annonçant.*) Le Cavalier arabe....

Vous allez voir si c'est joli! Du reste, je me la chante souvent et ça me fait toujours plaisir.

(*Annonçant.*) Le Cavalier arabe....

J'oubliais de vous dire que cette romance a été couronnée par l'Académie de médecine.

(*Annonçant.*) Le Cavalier arabe.... (*Chantant.*)

Sur son cheval d'ébène....

Ne soyez pas étonnés si l'orchestre ne m'accompagne pas, mais ma voix porte tellement que l'on n'entendrait pas l'orchestration. Il est préférable que les musiciens se reposent.

(*Chantant.*)

Sur son cheval d'ébène....

Du reste, il est bon de vous dire que j'ai été employé de chemin de fer, c'est ce qui fait que j'ai la voix *ferrée*.

(*Chantant*).

Sur son cheval d'ébène....

Je n'ai peut-être pas ce qu'on appelle une jolie voix, mais je connais encore plus d'un candidat qui voudrait bien l'avoir.

(*Chantant*).

Sur son cheval d'ébène....
Ça fait toujours plaisir!

Quand je pense que le ténor ne voulait pas que je chante ma chanson!

[*Chantant.*]

Sur son cheval d'ébène
Qui dévore....

Non, mais qu'il vienne donc en chanter une comme ça, le ténor! Non, je voudrais le voir, qu'il entre donc!

[*Chantant.*]

Sur son cheval....

Qu'il entre seulement à pied, ça suffira.

[*Chantant.*]

Sur son cheval d'ébène....

On n'en fait plus de chansons comme ça; d'ailleurs, l'auteur est mort....

(*Chantant.*)

Sur son cheval....

Il est mort dans son lit.... bien sûr qu'il n'est pas mort sur un cheval! il avait une maladie de langueur.... pas le cheval, l'auteur.... il est mort comme ça, tout doucement Du reste, il n'était pas pressé. Je vais toujours vous chanter sa chanson.

(*Chantant.*)

Sur son cheval d'ébène
Qui dévore la plaine....

Ce qu'il avait un appétit, ce canasson-là! J'aurais voulu le voir dévorer une plaine!.... C'est égal! c'est beau, la poésie! Quel dommage que l'auteur soit mort! Ainsi, moi, je suis certain que ça m'arrivera un jour, parce que j'en fais aussi des chansons, mais des chansons pour pensionnats, pour asiles.... asiles de nuit, bien entendu. Mais je vous demande pardon, je continue.

(*Chantant.*)

Sur mon cheval d'ébène....

C'est-à-dire sur son cheval.... moi, je n'en ai pas de cheval.... Un cheval d'ébène? Il l'avait donc acheté dans un manège de chevaux de bois?....Enfin!

(*Chantant.*)

Sur mon cheval d'ébène....
Qui dévore la plaine
Plein d'une noble ardeur,
Il faut....

Et le ténor qui me disait que j'allais indisposer les spectateurs. Eh bien, s'ils sont indisposés, on les soignera. Et puis s'il fallait s'occuper des spectateurs dans les concerts, ça n'en finirait plus: c'est déjà bien joli qu'on les tolère dans la salle.

(*Chantant.*)

Sur son cheval....

Mais au fait, quelle heure est-il? [*Regardant sa montre.*] Sapristi, trop tard! je manquerais mon train.... je cours à la gare....

(*Chantant.*)

Sur mon cheval d'ébène...

(*Il sort en courant.*)

UNE PLUME HISTORIQUE.

Le négus Ménélik a fait cadeau, à l'ingénieur Ilg, de la plume avec laquelle a été signé le traité de paix entre l'Italie et l'Abyssinie, à titre de souvenir et pour rendre hommage aux efforts que fit M. Ilg pour amener une entente entre les deux peuples. La presse italienne, qui maltraitait fort l'ingénieur suisse, reconnaît aujourd'hui qu'on lui doit beaucoup et que, loin de s'être montré hostile aux Italiens, il a pu par son influence, aplanir bien des difficultés et préparer au négociateur italien, le major Nerazzini, les bases d'une entente. M. Ilg écrit de Djibouti une lettre à ses parents avec la plume historique, après quoi cet instrument pacifique ne sera plus utilisé; il sera conservé comme un souvenir. Le négus a voulu récompenser d'une manière plus large son ancien collaborateur dans les entreprises de constructions de routes, ponts, etc., à l'intérieur de l'Abyssinie; il lui a fait cadeau des terrains nécessaires pour construire une ligne ferrée d'Adsid Ababa à Djibouti, c'est-à-dire de l'intérieur de l'Abyssinie à la mer Rouge. Le roi Ménélik, s'il a besoin de l'Europe pour le matériel de chemins de fer, l'organisation, l'exploitation, dispose en revanche de suffisamment de bras pour la construction. Il aurait l'intention de faire commencer immédiatement les travaux de la ligne, qui serait de quelques centaines de kilomètres. C'est une perspective pour les touristes et les chasseurs de grands fauves.

ANECDOTE.

C'était le 15 mars 1590, lendemain de la célèbre bataille d'Ivry, Henri IV, heureux du succès de ses armes et réjoui par le bon cidre de Normandie, était d'une gaîté peu commune. Au moment où une jeune paysanne, qui avait eu l'honneur de servir le roi vert-galant, passait à portée, il lui mit délicatement le pied droit dans la partie la plus charnue de son individu.

La jolie Normande répondit à cette agression en laissant échapper un bruit très indiscret; puis se retournant vers le roi: "Sire, à quelle porte frappez-vous que l'on ne vous réponde!...."

MADRIGAL.

A M. J. G.

J. G., est-ce donc vrai, tu veux briser ta plume,
Tu veux, avec dédain, la jeter aux vieux fers
Et poser le marteau, lassé, près de l'enclume,
Où tu rivais si bien l'épigramme en tes vers.

Laisseras tu les feux, ceux que ta verve allume,
Dans la forge s'éteindre aux glaces des hivers?
Ton "soufflet" de "huit pieds," alors gonflé de [brume,
Le verras-tu ronger par la rouille ou les vers?...

Non, cyclope aux deux yeux, ouvre l'œil et "la [bonne,"
Souffle, souffle plus fort quand la forge char-[bonne,
Sans fin, martelle tes rimailles à foison.

Tout le monde le dit, ce n'est pas pour la frime,
Si nos alexandrins trouvent parfois la rime,
Seuls, tes gais bouts rimés ont toujours la raison.

MAURICE LECOMTE.

21 février 1897, New-York.

La libération d'Oscar Wilde.

Vers le 20 mai prochain, Oscar Wilde quittera sa maison de Reading, où il villégiature forcément pour le compte de sa *Gracious Majesty*; il sera donc rendu à la vie active et littéraire. Et on ne tardera pas sans doute à le voir déambuler sur les boulevards.

Les voilà donc remplis ces deux ans de hard labour: un séjour à Reading, et Wilde pourra, comme il le dit, "regarder les gens en face."

Reading n'est qu'à deux heures de Londres, mais notre homme ne fera, je crois, que passer en Angleterre, bien qu'il ait le loisir d'y rester.

Déjà les libraires londonniens laissent voir la lumière à quelques-uns des livres du poète, ils en risquent dans les coins des étalages de Bow Street, et peut-être s'en faudra-t-il de peu que Wilde n'assiste, dès sa sortie de prison, à une première ou à une reprise de ses œuvres. Lorsqu'il fut condamné, cinq théâtres le jouaient, et tous les cinq, brusquement, cessèrent. Ce qu'il faut dire à son honneur, c'est que, le matin même de sa condamnation, Wilde, prévenu par les amis qui avaient fourni sa caution, refusait de fuir dans un yacht mis par eux à sa disposition. Ce n'était point la forfanterie qui le faisait agir ainsi, mais la confiance. Et ses amis affirment que cette confiance ne l'a pas abandonné malgré sa condamnation.

Maintenant, en effet, sa santé est meilleure que jamais, et c'est presque avec gaieté qu'il porte l'affreux vêtement des prisonniers, fait de toile, et constellé de signes bizarres, avec son numéro sur la poitrine.

Peu à peu on lui a diminué, réduit les lourdes tâches, et c'est à peine si, pour l'occuper, on lui impose quelques travaux de reliure. Aussi, quand il recouvrera sa liberté, il y aura été amené de façon si insensible qu'il ne s'en apercevra même pas.

Déjà il parle des siens, qui sont en Italie, veut aller les rejoindre; il s'intéresse à la tournée d'une de ses pièces, récemment tentée en Angleterre; et il est bien loin de penser que, pour se remettre, il aura besoin d'un régime, de la mer, ou de la montagne.

Encore souffre-t-il un peu de la nourriture, mais il écrit, chaque jour, le gouverneur de la prison contresigne ses notes.

Depuis longtemps ses amis, qui lui sont restés très fidèles dans la catastrophe, enrichissent la bibliothèque de la prison de livres précieux: seule manière pour eux de lui faire parvenir indirectement ses livres préférés des littératures anciennes.

Et ce qui, dans un voyage en Amérique, l'avait tant surpris, de voir un jour, dans une prison qu'il visitait, un condamné lire le Dante, ne l'étonne plus aujourd'hui. Il comprend cela terriblement, et disait encore dernièrement que c'était bien là la vraie, la seule lecture d'un prisonnier: il espère et croit sans doute qu'une fois entré dans cet enfer on peut encore en sortir.

PENSÉES.

Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.

—

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage.
Le silence est l'esprit des sots
Et l'une des vertus du sage.

Mme CLEMENCE ROYER.

Un banquet se prépare en l'honneur de Mme Clémence Royer. Il sera modeste, mais glorieux. On y fera chère frugale, mais on y entendra de beaux discours. Quelques hommes de lettres et quelques savants, parmi lesquels MM. Emile Zola, Anatole France, Berthelot, Ribot, Clovis Hugues, Gustave Geffroy, G. Montorgueil, Armand Dayot et d'autres non moins distingués, ont pensé qu'il convenait, après avoir fêté l'art en Mme Sarah Bernhardt, de fêter la science en Mme Clémence Royer. Il est édifiant de considérer le destin de ces deux femmes. L'une mène une existence royale et entourée de prestiges, l'autre vieillit obscurément dans un logis de pauvresse. Tandis que Sarah gagne des millions, la commentatrice de Darwin a dû accepter un refuge dans l'asile des frères Galignani. C'est là, au fond de Neuilly, écrit un chroniqueur parisien, que je suis allé lui rendre visite. La maison est d'aspect confortable. Elle élève, sur un boulevard, ses trois corps de bâtiment que précède une cour sablée. Elle éveille à la fois l'impression d'un hospice, d'une caserne et d'un bel hôtel particulier. Mais dès qu'on en a franchi le seuil, on est saisi par une grande tristesse. Un je ne sais quoi de désolé s'exhale des vestibules trop larges, des couloirs trop longs, des réfectoires cirés et de la cornette blanche des religieuses qui passent au loin, un trousseau de clefs à la ceinture. Nous sommes au séjour de la vieillesse souffrante qui précède celui de la mort. Le salon, où m'attend Mme Clémence Royer est fort décemment meublé de canapés et de fauteuils en reps jaune; il est éclairé d'immenses fenêtres, orné d'un portrait à l'huile du fondateur de l'œuvre, M. Galiguani, qui regarde en souriant la *Charité* de Paul Dubois [dont la cheminée est décorée], comme s'il contemplait en ce bronze la propre exaltation de ses vertus. La pièce est convenable et mélancolique. Elle sert à trop de gens qui sont étrangers les uns aux autres. Il y manque l'intimité de quelques objets familiers. Les pensionnaires ne semblent pas y être chez eux.... Mme Clémence Royer s'est levée en m'apercevant et m'a tendu la main. Voilà quinze ans que je ne l'avais rencontrée. Elle est fatiguée par un catarrhe qui ne lui laisse aucun repos. Mais elle a gardé la verdeur de son esprit. L'œil est lumineux, la voix très nette, le verbe éloquent et pittoresque. Pas beaucoup de grâce, au sens féminin du terme. Renan disait de Mme Clémence Royer qu'elle était un "homme de génie." Elle n'a jamais dû ressembler à une jolie poupée; elle a le front puissamment modelé d'un mathématicien; je ne me l'imagine pas jouant de l'éventail et marivaudant. Il est vrai que je ne l'ai pas connue quand elle avait dix lustres de moins.

—Eh quoi! s'est-elle écriée, on se souvient de moi! On sait que j'existe! J'en suis confuse et surtout étonnée.... Il me semble que je rêve. Vous êtes bien bon, vraiment, d'être venu causer avec une humble recluse!

AUTOUR DE LA TABLE.

M. Sardou raconte ses premières rencontres avec le spiritisme:

—C'était en 1851. On parlait beaucoup à Paris des phénomènes spirites que le fameux docteur Fox venait de produire en Amérique. J'avais un ami qui s'appelait Goujon, astronome adjoint à l'Observatoire et secrétaire d'Arago.

Nous étions très liés, et souvent j'allais le soir fumer ma pipe avec lui, faire une partie d'échecs et causer. C'était mon aîné, mais son esprit très sérieux m'intéressait et il aimait en moi mon attention et ma compréhension assez vive des choses. Un soir, en nous promenant sur l'avenue de l'Observatoire, il me dit soudain:

—Je te conterais bien quelque chose, mais je te connais, tu vas te ficher de moi....

Et comme je protestais, il confessa:

—Eh bien! écoute. Tu as entendu parler des histoires fantastiques qui viennent de se passer en Amérique: les déplacements d'objets, les tables parlantes et marchantes et le reste? Or, avant-hier, le consul d'Amérique à Paris est venu demander à Arago d'assister à une expérience qu'il organisait; il avait, disait-il, un médium extraordinaire qui produisait des phénomènes incroyables; mais il tenait à ce que cette expérience eût lieu devant un savant considérable comme lui, qui pût prendre les précautions nécessaires pour empêcher toute supercherie. Arago, malade du diabète et couché, nous délégua, moi et son neveu Mathieu, pour le suppléer. Nous sommes donc allés hier soir chez le consul. On nous a d'abord mis en face de la table sur laquelle le sujet devait opérer. C'était une table de salle à manger pour dix personnes, excessivement lourde; on nous pria de vérifier qu'elle n'était pas machinée. Nous avons regardé, en effet, de tous les côtés, en dessous, autour, sur le parquet, partout: c'était une table naturelle! Eh bien! mon cher, le médium est arrivé, la table s'est dressée sur ses deux pieds de droite nous avons appuyé de toutes nos forces pour l'empêcher de se soulever davantage, et nous nous sommes sentis enlever de terre avec elle, irrésistiblement.... Que veux-tu dire à cela? Nous n'y avons rien compris, et, un peu honteux, nous sommes partis. Ce matin, nous n'osions pas en parler à Arago, par peur qu'il ne se se moquât de nous, et nous espérions qu'il avait oublié.... Mais, de lui-même, il nous demanda des nouvelles de l'expérience de la veille; nous la lui racontâmes, telle qu'elle....

—Eh bien! quoi? dit le Maître devant nos figures un peu penaudes. Vous avez vu cela n'est-ce pas? Mes enfants, un fait est un fait. Quand nous ne pouvons pas l'expliquer, contentons-nous de l'enregistrer, c'est là notre devoir....

M. Sardou continue:

—Moi, quand mon ami Goujon eût fini de raconter son histoire, je me tordais de rire!

—Tu vois! Tu vois! que tu te fiches de moi, me dit-il.

Et plus jamais il ne m'ouvrit la bouche sur ce sujet.

Voilà l'histoire de mon premier contact avec le spiritisme. Vous voyez que ce n'est ni d'un emballé, ni d'un gobeur!

A quelque temps de là, je déjeunais chez des amis qui racontaient encore de ces histoires extraordinaires. Ils connaissaient Mlle Beuc, qui écrivait dans la *Revue de la Démocratie pacifique*. C'était une disciple de Fourier, femme excessivement intelligente qui s'intéressait à toutes les hautes questions de philosophie sociale, d'art de littérature, une femme vraiment remarquable.

PROVERBES FRANÇAIS.

Aimer est bon, mieux être aimé: l'un est servir et l'autre dominer.

Beauté de femme n'enrichit pas homme.

Chacun naquit en pleurant et aucuns meurent en riant.

Où il y a chien, il y a puces; où il y a pain, il y a souris; où il y a femme, il y a diable.

Peu de gens sans rire ont été, on ne sait nul qui n'ait pleuré.

Rien n'a qui assez n'a.

Les femmes et les sots ne pardonnent jamais.

Les femmes ont des souris à la bouche et des rats dans la tête.

---

dule de la société.

—N'importe.

J'approchai Alexis de la table; Séchan lui banda les yeux lui-même avec du coton et trois mouchoirs de poche. Il était de toute impossibilité que le somnambule pût voir. Alexis fit deux parties de cartes sans regarder ses cartes; il les prenait dans son jeu étalé sur la table, sans se tromper une fois.

A la fin de la seconde partie, on tint Alexis quitte de cet exercice, si extraordinaire qu'il fût, tant on était pressé de le voir passer à des choses plus sérieuses.

Collin s'approcha le premier de lui, et, tirant une bague de son doigt:

—Pouvez-vous me faire l'histoire de cette bague? demanda-t-il.

—Parfaitement.

—Eh bien! dites.

—Cette bague vous a été donnée en 1844, c'est-à-dire la pierre seulement.

—Oui, c'est vrai.

—Vous avez fait monter la pierre un mois après.

—C'est encore vrai

—Elle vous a été donnée par une femme de trente-cinq ans?

—C'est cela même. Maintenant, pouvez-vous me dire où est cette dame?

—Oui.

Il chercha quelques instants.

—Mettez-vous d'accord avec M. Dumas, avant toute chose, ou je ne puis continuer; il m'emmène en Amérique, tandis que vous me retenez à Paris.

En effet, vers 1844, j'avais vu plusieurs fois une dame américaine au bras de Collin. J'avais cru, fort témérairement sans doute, que la blague venait d'elle, et j'emmenais effectivement Alexis à New-York, quelques efforts que fît Collin pour le retenir à Paris. Nous passâmes avec Collin dans une chambre voisine.

—Ce n'est donc pas l'Américaine? lui demandai-je.

—Non, en vérité; c'est une personne que tu ne connais pas.

—Et qui demeure?

—Rue Sainte Appoline.

—Ah! très-bien!

Nous rentrâmes, ayant cette fois une seule et même pensée.

—Eh bien, dis-je à Alexis, nous sommes d'accord; cherchez, maintenant.

—Ah! je suis dans une rue qui longe le boulevard; seulement, je ne la connais pas.

—Eh bien, lisez son idication à l'angle.

—J'aime bien mieux la lire dans votre esprit.

Alexis prit un crayon et écrivit: "Sainte-Appoline."

A peine achevait-il de tracer la dernière lettre, que l'on m'annonça que quelqu'un me demandait en bas.

Je descends et reconnus un de mes anciens amis, l'abbé Villette, aumônier de Saint-Cyr.

—Ah! lui dis-je, mon cher abbé, vous arrivez à merveille. Je suis en ce moment en train d'expérimenter sur l'âme; je voudrais en arriver à démontrer ce que vous prêchez si bien: son immortalité!

—Et de quelle façon expérimentez-vous?

—Vous allez voir; montez.

Nous montâmes. L'abbé Villette était en redingote et ne portait sur lui absolument rien qui pût indiquer sa profession.

En arrivant, je plaçai sa main dans celle d'Alexis.

—Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, qui est ce monsieur et ce qu'il fait?

—Oui, à merveille, car monsieur a la foi; c'est même un excellent chrétien.

—Mais sa profession?

—Docteur.

—Vous vous trompez, Alexis.

—Oh! je m'entends; il y a les docteurs du corps et les docteurs de l'âme; monsieur est docteur de l'âme, monsieur est prêtre.

Chacun se regarda. L'étonnement était profond.

—Maintenant, demandai-je, pouvez-vous dire où monsieur exerce ses fonctions?

—A merveille. Oh! ce n'est pas loin; c'est dans un immense bâtiment, à trois ou quatre lieues d'ici. Tiens! je vois des jeunes gens en uniforme; ils sont boutonnés depuis le col jusqu'à la ceinture.

—Y en a-t-il beaucoup?

—Oui, beaucoup. Monsieur est aumônier d'un collège militaire.

—Pouvez-vous dire lequel?

—Sans doute; le nom du collège est-il sur les boutons?

J'interrogeai M. Villette du regard.

—Oui, dit-il.

—Lisez, Alexis.

Alexis parut tendre toute la puissance de son regard sur un point de la chambre.

—Collège Saint Cyr, dit-il.

La seconde révélation était encore plus miraculeuse que la première.

Diéterle lui présenta un petit paquet tout fermé.

—Qu'y a-t-il là dedans? demanda-t-il.

—Des cheveux de deux personnes différentes, de deux enfants.

—Oui; ouvrez le papier, et dites-nous leur sexe et leur âge?

—Il y a des cheveux d'un petit garçon et ceux d'une petite fille. Je la vois mal, je ne sais à quoi cela tient; cependant, il me semble qu'elle court dans un jardin et qu'elle a quatre ans, à peu près.

—Leurs noms?

—Il me semble que le garçon s'appelle Jules.

—Et la fille?

—La fille, je vous ai dit que je ne la voyais pas bien.

—Etes-vous fatigué?

—Oui, j'ai toujours les nerfs bouleversés.

—Que désirez-vous faire?

—Je désire voyager.

—Dans quel pays?

—Où l'on voudra m'emmener, peu m'importe!

Je fis signe à M. de Lesseps.

M. de Lesseps s'approcha.

—Nous allons là-bas! lui demandai-je.

—Oui, répondit-il.

—Là-bas, dans mon esprit et dans celui de M. de Lesseps, c'était Tunis. M. de Lesseps a habité Tunis vingt ans, je crois.

Il donna la main à Alexis.

—Partons, dit-il.

—Ah! bien, dit Alexis, nous [illegible]

voilà dans un port de mer.... A merveille! Nous nous embarquons.... Oh! oh! nous allons en Afrique, à ce qu'il paraît.... Il fait chaud.

—Justement, nous sommes en rade. Voyez-vous la rade?

—Parfaitement; elle forme un grand fer à cheval, avec un cap à l'extrême droite; ce n'est pas à Alger, ce n'est pas Bone, c'est une ville dont je ne sais pas le nom.

—Que voyez-vous?

—Comme un fort à droite, comme une ville à gauche. Ah! nous suivons un canal; ah! voilà un pont. Baissons-nous.

Boulanger et moi, nous nous regardâmes, nous étions au comble de l'étonnement. Les arches de ce pont sous lequel Alexis nous invitait à passer en nous baissant sont si peu échancrées que nous avions failli nous y tuer en passant.

—C'est cela, Alexis, très bien. Continuons! nous écriâmes-nous, M. de Lesseps, Boulanger et moi.

—Tiens! nous n'étions pas arrivés, dit Alexis. Nous nous embarquons; la ville est encore à deux ou trois lieues. Ah! nous y voilà.

—Entrons-nous dans la ville ou voyageons-nous dans les environs? demanda M. de Lesseps.

—Comme vous voudrez.

—Au Bardo! dis-je tout bas à M. de Lesseps.

Il me fit signe que c'était là qu'il allait conduire Alexis. Le Bardo est le palais du bey.

—Nous laissons la ville à gauche, et nous [illegible]

—Oh! que de poussière! Nous faisons une lieue.... une lieue et demie.... Il me semble que nous passons sous une voûte.... Ah! je vois un monument.... Oh! quelle singulière architecture! on dirait un grand tombeau.

On sait que les palais turcs ressemblent fort à des sépulcres.

—Entrez.

—Je ne puis: il y a une sentinelle noire qui me barre le passage.

—Dites-lui que vous êtes avec moi, reprit M. de Lesseps.

—Ah! la voilà qui s'écarte. Nous sommes dans la cour, nous montons plusieurs marches.... Où faut-il que j'aille maintenant?

—Dans le salon de réception.

—J'y suis.

—Décrivez-le.

—Il y a des arcades, il est tout sculpté comme la chambre arabe de M. Dumas; seulement, la sculpture est peinte en certains endroits.

—Levez la tête au plafond; que voyez-vous?

—Un plafond sculpté, on dirait en bois.

—Est-il peint?

—Oui.

—De quelle couleur?

—En rouge et en bleu.

—Vous n'y voyez rien de particulier?

—Si fait, des rayons d'or qui partent du centre et s'étendent dans toutes les directions!

—C'est cela, dit M. de Lesseps. A un autre.

[illegible]

Goulette et du salon de réception du bey.

Delanoue s'approcha.

—Un instant, un instant, dit Mme L. P...., c'est le tour des femmes. Voulez-vous me dire quelque chose à moi, monsieur Alexis?

—Tout ce que vous voudrez.

—Alors, dites-moi d'où me vient cette petite médaille?

Mme L. P.... tira de sa poitrine une petite médaille suspendue à une chaîne d'or.

Alexis l'appuya contre son front.

—Cette médaille est bénite, dit-il.

—Oui.

—Elle vous a été donnée en 1844.

—Oui.

—Au mois d'août.

—En effet, je m'appelle Louise, et elle m'a été donnée le jour de ma fête. Mais par qui m'a-t-elle été donnée?

—Elle vous a été donnée à quatre heures du soir.

—Par qui?

Par un monsieur vêtu de noir. Dites son nom tout bas à M. Dumas et je vous le dirai.

Nous allâmes dans l'embrasure d'une fenêtre.

—Charles, me dit Mme P.

—Allons, je sais le nom, dis-je à Alexis.

Alexis prit un crayon et écrivit le mot *Charles*.

Alexis [illegible] soir, comme je [illegible]

—Eh bien! éveillez-moi.

—Comment cela? Je n'ai aucune idée de la façon dont on réveille.

—Comment m'avez-vous endormi?

—Par la force de ma volonté.

—Eh bien! éveillez-moi de même.

Alexis me donna la main, je prononçai mentalement les mots: "Eveillez-vous!" et Alexis rouvrit les yeux.

Voilà comment s'est passée cette séance. J'ai nommé mes témoins; presque tous appartiennent aux arts ou à la diplomatie; l'un d'eux appartient à l'Eglise.

Tous sont prêts à affirmer que je ne me suis pas d'un seul mot écarté de la vérité.

Singularités Historiques.

Addison parle d'un avocat qui ne plaidait jamais sans avoir dans la main un bout de ficelle dont il serrait fortement un de ses pouces pendant tout le temps que durait son plaidoyer; les plaisants disaient que c'était le fils de son discours.

Le docteur Shapman rapporte qu'un avocat célèbre de Londres se faisait appliquer un vésicatoire au bras chaque fois qu'il avait une affaire importante à plaider.

Buffon n'écrivait qu'en habit de cour et poudré.

Ampère fixait les yeux, en parlant, sur un bouton d'habit [illegible]